

rent enfin qu'un peuple pouvait être heureux sans maîtres et sans prêtres. L'homme a besoin de l'un et de l'autre, si l'on en croit l'imposture et la flatterie, qui parlent dans les temples et dans les cours. Oui, sans doute, les méchants rois ont besoin de dieux cruels pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont besoin de prêtres pour faire adorer les dieux tyrans. Mais l'homme juste et libre ne demande qu'un Dieu qui soit son père, des égaux qui le chérissent, et des lois qui le protègent.

v.  
Prosperité  
de la  
Pensylvanie.

La Pensylvanie est gardée à l'est par l'Océan; au nord par la Nouvelle-York et la Nouvelle-Jersey; au sud par la Virginie et le Maryland; à l'ouest par des terres qu'occupent les sauvages; de tous côtés par des amis; et dans son sein par la vertu de ses habitans. Ses côtes, fort resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population et de sa culture, embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Pensylvanie propre est partagée en onze comtés, Philadelphie, Bucks, Chester, Lancaster, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedford, Northumberland, Westmoreland.

Dans la même contrée, les comtés de Newcastle, de Kent et de Sussex, forment un autre gouvernement, mais conduit sur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie est pur et serein. Le climat, très-sain par lui-même, s'est encore amé-

lioré par les défrichemens. Les eaux limpides et salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y tempèrent l'année par une variété marquée. L'hiver, qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards et de nuages, le froid y est constamment modéré, mais quelquefois assez vif pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution, aussi courte que subite, est l'ouvrage du vent du nord-ouest, qui souffle des montagnes et des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légère qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule seraient violentes, sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays soit inégal, il n'est pas stérile. Le sol est tantôt un sable jaune et noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux, et quelquefois aussi une terre grasse, surtout entre les ruisseaux qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feraient des rivières navigables.

Quand les Européens abordèrent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction et des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu à peu les terres qu'ils avaient remuées de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin et de chanvre, de plusieurs sortes de lé-

gumes, de toute espèce de grains; mais singulièrement de froment et de maïs, qu'une heureuse expérience montra propres au climat. De tous côtés on poussa les défrichemens avec une vigueur et un succès qui étonnèrent toutes les nations.

D'où naquit cette surprenante prospérité? De la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandais, des Français industrieux, et surtout de laborieux Allemands. Elle est l'ouvrage des quakers, des anabaptistes, des anglicans, des méthodistes, des presbytériens, des moraves, des luthériens et des catholiques.

Entre de si nombreuses sectes on distingue celle des *dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira dans sa retraite plusieurs de ses compatriotes. Le spectacle de ses mœurs simples, pieuses et tranquilles, les fixa près de lui. Tous ensemble ils formèrent une peuplade qu'ils appelèrent Euphrate, par allusion aux Hébreux qui psalmodiaient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville, formée en triangle, est entourée de pommiers et de mûriers, arbres utiles et agréables, plantés avec symétrie. Au centre est un verger très-étendu. Entre ce verger et ces allées sont des maisons de bois à trois étages, où chaque *dumpler* isolé peut, sans être distrait, va-

quer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cent cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ses limites.

Les hommes et les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples; ils ne s'assemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière et le sommeil partagent leur vie. Deux fois le jour et deux fois la nuit le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les quakers et les méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes, oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer et le paradis, mais rejettent avec raison l'éternité des peines. La doctrine du péché originel est pour eux un blasphème impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme leur paraît injurieux à la Divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les âmes des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes qui ne sont pas morts sous la loi de l'Évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu des cruautés et

des injustices dont tant d'autres dévots calomnieux l'ont chargé.

Encore plus désintéressés que les quakers, ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni représailles ni plaintes de leur part : tant ils sont par religion ce que les stoïciens étaient par philosophie, insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemise grossière, de larges culottes, et des souliers épais. En été, c'est le même habillement, si ce n'est que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes sont vêtues comme les hommes.

On ne se nourrit là que de végétaux ; non que ce soit une loi, mais par une abstinence plus conforme à l'esprit du christianisme, ennemi du sang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui est assigné. Le produit de tous les travaux est mis en commun pour subvenir aux besoins de tous. Cette communauté d'industrie a créé non-seulement une culture, des manufactures, tous les arts nécessaires à la petite société, mais encore un superflu d'échanges proportionnés à sa population.

Quoique les deux sexes vivent séparément à Euphrate, les dumplers ne renoncent pas folle-

ment au mariage. Ceux que la jeunesse et l'amour, si voisins de la dévotion, invitent à cette sainte union des âmes et des sens, quittent la ville, et vont former un établissement à la campagne aux dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage et chrétienne, les dumplers ne seraient que des moines qui deviendraient avec le temps féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une âme tendre, on pourrait souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut désirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq ; mais après cet âge il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant et de plus singulier en même temps dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensylvanie, c'est l'esprit de concorde qui règne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul et même père. Ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avaient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut surtout attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établissement comptait trois cent cinquante mille habitans, suivant le calcul du congrès général. On ne dissimulera pas que trente mille noirs faisaient partie

de cette nombreuse population ; mais la vérité veut qu'on dise aussi que dans cette province l'esclavage n'a pas été un germe de corruption comme il l'a toujours été , comme il le sera toujours dans des sociétés moins bien ordonnées. Les mœurs sont encore pures , austères même , en Pensylvanie. Cet avantage tient-il au climat , aux lois , à la religion , à l'émulation des sectes , à des usages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Pensylvains sont en général bien faits , et leurs femmes d'une figure agréable. Plus tôt mères qu'en Europe , elles continuent plus long-temps d'être fécondes. L'inconstance des saisons n'affaiblit point en elles la nature , quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température soit plus variable. Elle change par intervalles jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les animaux , ni même sur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Aussi l'abondance est-elle constante , l'aisance est-elle universelle. L'économie , particulière aux Pensylvains , n'empêche pas que les deux sexes ne soient bien vêtus. La nourriture est encore supérieure à l'habillement. Les familles les moins aisées ont du pain , de la viande , du cidre , de la bière , de l'eau-de-vie de sucre. Un grand nombre peut user habituellement des vins de France et d'Espagne , du punch , et même de liqueurs plus chères.

L'abus de ces boissons est plus rare qu'ailleurs ; mais il n'est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance n'est jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Pensylvanie n'a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource sont convenablement entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin ; elle s'étend jusqu'à l'hospitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter partout sans crainte de causer d'autre peine que le regret de son départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir , empoisonner la félicité de la colonie. En 1766 ils ne s'élevaient pas au-dessus de 280,140 livres. La plupart même , destinés à fermer les plaies de la guerre , devaient cesser en 1772. Si à cette époque les peuples n'ont pas reçu ce soulagement , c'est que les irruptions des sauvages ont occasionné des dépenses extraordinaires. On serait consolé de ce malheur , si , comme la justice le voudrait et comme les habitans le demandaient , on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Pensylvains , tranquilles possesseurs , libres usufruitiers d'une terre qui récompense toujours leurs travaux , ne craignent pas de reproduire leur espèce. A peine trouverait-on un célibataire dans la province. Le mariage en est plus doux et plus

sacré. Sa liberté, comme sa sainteté, dépend du choix des contractans ; ils prennent le juge ou le prêtre plutôt pour témoin que pour ministre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque opposition dans leur famille, ils s'évadent ensemble à cheval ; le garçon monte en croupe derrière sa maîtresse, et dans cette situation ils vont se présenter devant le magistrat. La fille déclare qu'elle a enlevé son amant pour l'épouser. On ne peut ni se refuser à ce vœu si formel, ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille dont les affaires se trouvent dérangées a le droit d'engager ses enfans à ses créanciers : punition bien capable, ce semble, d'attacher un père tendre au soin de sa fortune. L'homme fait acquitte par un an de service une dette de 112 livres 10 sous. L'enfant au-dessous de douze ans est obligé de servir jusqu'à vingt et un ans pour la même somme. C'est une image des anciennes mœurs patriarcales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs et même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation bien environnée de haies vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises, les

cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne présente les enfans au baptême que plusieurs mois et quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatiser, sans disputer sur le culte, dans un pays où chaque secte a le sien, on honore l'Être suprême par des vertus plus que par des prières : l'innocence et l'inscience gardent les mœurs plus sûrement que des préceptes et des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit sur la terre avant d'être enfermé pour jamais dans son sein. Aussitôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, et la nouvelle en est ainsi répandue au loin. Chaque famille au moins envoie un de ses membres pour honorer le convoi funèbre. A mesure que les députés arrivent, on leur offre du punch et du gâteau. Lorsque l'assemblée est formée, on porte le cadavre dans le cimetière de sa secte, ou, si le cimetière est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cortège est composé de quatre ou cinq cents personnes à cheval, qui gardent un silence, un recueillement conformes à l'esprit de la cérémonie qui les rassemble. Une chose qui paraît singulière, c'est que les Pensylvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractère de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur

existence passagère soient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque en général que les peuples simples, vertueux, sauvages même et pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, et ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs, ce sont les parens, une épouse, des enfans qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funèbres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que, s'il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus étendues. Il y règne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pour quoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pour quoi les Grecs vinrent à bout des Perses; pour quoi les Corses chasseront tôt ou tard les Français de leur île.

Mais où la Pensylvanie puise-t-elle les sources de sa consommation? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir? Avec le lin et le chanvre qu'elle recueille de son sol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique méridionale elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines de ses brebis elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses bran-

ches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux îles anglaises, françaises, hollandaises et danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bière, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange du coton, du sucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui sont autant de matières d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madère, les Canaries, l'Espagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains et aux bois de la Pensylvanie, qu'ils achètent avec des vins et des piastres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, et fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de nécessité. Jusqu'ici cependant le résultat de tant d'opérations a été au désavantage de la province, sans qu'on puisse ni l'en blâmer ni l'en plaindre. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'est une nécessité que les nouveaux états contractent des engagemens; et celui qui nous occupe doit rester endetté tout le temps que le progrès de ses défrichemens exigera des avances plus considérables que leur produit. D'autres colonies qui jouissent de quelques branches de commerce presque ex-

clusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auraient pu acquérir assez rapidement des richesses. La Pensylvanie, qui fonde sa fortune sur la culture et sur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la prospérité; mais cette prospérité aura des fondemens plus sûrs et plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment partout et autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 liv. 10 sous par chaque centaine d'acres, et qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 sous 6 deniers. Il arrive de là que la province manque de cet ensemble qui est nécessaire en toutes choses, et que ses habitans épars sont la victime du moindre ennemi qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manières dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres et à les entasser les uns sur les autres: c'est une maison. Aux environs il cultive sans secours un jardin et un champ suffisans pour sa subsistance et pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses

peines; ils achètent du propriétaire de la province des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtissent des demeures plus commodes et étendent les défrichemens.

Enfin des Allemands que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers et les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avaient d'abord.

En 1769 les exportations de la Pensylvanie s'élevèrent à 13,164,439 livres 5 sous 3 deniers; et elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

C'est Philadelphie ou *la ville des Frères* qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware et du Schuylkill. Penn, qui la destinait à devenir la métropole d'un grand empire, voulait qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware, mais sans renoncer aux idées du législateur, mais sans s'écarter du plan qu'il avait tracé. Ces précautions sont sages. Philadelphie doit devenir la cité la plus considérable de l'Amérique, parce qu'il est impossible que la

vi.  
État actuel  
de Philadel-  
phie.